

#la lettre d'Ivan De Vadder



Journaliste politique

« L'utopie qui fait la force »

C'est la saison idéale pour les livres écrits par des politiques. En Flandre, ce type de livre est généralement rédigé en vue des élections, mais pour être en mesure de les promouvoir au « Boekenbeurs » (la foire du livre très populaire au début du mois de novembre) les ouvrages doivent être publiés avant le mois d'octobre. Et ainsi, chaque année à la fin du printemps, les titres se succèdent rapidement : *Leve Politiek (Vive la politique)* de l'écologiste Kristof Calvo ; ou *Vlaanderen voltooid met of zonder Brussel (La Flandre achevée avec ou sans Bruxelles)* par Hendrik Vuyt et Veerle Wouter, ou encore *De strijd om de stad (La bataille des villes)*, du bourgmestre libéral de Malines, Bart Somers. Ce sont tous des livres du même genre : des utopies politiques. Les auteurs regardent vers l'avenir et projettent une image idéale désirable pour leur ville, leur région ou la société ; en réalisant parfaitement qu'à court terme cet avenir est irréalisable.

Un joli détail, le genre de l'utopie est né dans notre pays. Non seulement paraît le livre *Utopia* de l'écrivain Thomas More pour la première fois en 1516 chez l'éditeur Thierry Martens de Leuven ; mais le prélude de l'histoire se déroule à Anvers. Il y a cinq cents ans, en 1515, l'Angleterre et la Flandre se disputent un vieux problème : l'approvisionnement de laine brute anglaise comme matière première pour l'industrie flamande. Le gouvernement d'Henry VIII envoie une délégation à Bruges, dont Thomas More est membre. More profite de l'occasion pour rendre visite à un bon ami à Anvers, le secrétaire de la ville Pieter Gilles. Cette rencontre constitue le préambule d'*Utopia*, un livret qui analyse, dans des termes très pointus, la société anglaise de l'époque, qui est malade d'inégalité et de cupidité. Dans *Utopia* (d'après une racine grecque signifiant « lieu qui n'est nulle part »), Thomas More formule une

alternative utopique sur une île imaginaire.

Un genre pas très attrayant

En gros, les premières utopies étaient aussi une forme de littérature de voyage, utilisant la donnée d'une terre inconnue (souvent des îles isolées et inexploitées) pour y retrouver « par hasard » une meilleure société. Les voyages d'exploration et les découvertes des Terres Inconnues forment le décor d'une première vague d'œuvres utopiques, qui se lisent comme une forme aigüe de critique sociale. La littérature utopique n'est pas une branche très attrayante de la littérature. La plupart des œuvres ne sont pas considérées comme des délices littéraires, mais elles sont surtout reconnues pour leur analyse sociale, la raison principale de leur existence.

C'est Philippe Van Parijs, un philosophe et économiste, qui se lance dans une utopie pour la Belgique. Son livre *Belgium. Une utopie pour notre temps - Belgium. Een utopie voor onze tijd* vient de paraître en même temps dans les deux langues de notre pays. Depuis des années, Van Parijs a réfléchi à l'avenir de la Belgique, pour finalement comprimer toutes ses idées dans une utopie. Selon l'auteur, une utopie se définit comme « une démarche intellectuelle futile consistant à imaginer l'impossible », l'usage qui prédomine aujourd'hui, mais il peut aussi s'agir « des propositions qui, tout en étant politiquement irréalisables à court terme, n'en prétendent pas moins décrire les contours d'un avenir désirable et durable ». Et selon cette deuxième définition, Philippe Van Parijs rentre dans la longue tradition de la littérature utopique, seulement l'île imaginaire est absente.

Une utopie pour la Belgique

Les idées du professeur démarrent de la constatation que la démocratie belge ne fonctionne plus. Un point de vue partagé par beaucoup d'obser-

vateurs. Encore ce week-end, le journaliste hollandais Joris Luyendijk, décrivait dans *De Standaard* la Belgique comme le pays qui héberge « deux peuples qui partagent seulement une chose, à savoir un territoire ».

Van Parijs explore tous les scénarios pour l'avenir de la Belgique (le séparatisme, le modèle du condominium, le rattachisme...) et conclut (comme tant d'autres) que, dans le modèle belge, Bruxelles assure en effet que la Belgique restera le territoire commun à au moins deux peuples. Ce constat amène le professeur à la conviction que la Belgique ne se séparera pas, ce qui lui permet de faire des propositions pour réparer cette démocratie belge survivante, d'une façon désirable et durable.

Ainsi, Van Parijs essaye de nous convaincre d'utiliser l'anglais comme une *lingua franca* entre les communautés, parce

que « tant en Flandre qu'en Wallonie et à Bruxelles, les plus jeunes sont désormais en moyenne bien plus compétents en anglais qu'ils ne le sont dans la deuxième langue nationale. »

Autre idée simple et claire, l'auteur imagine que la Belgique pourrait, « devenir une fédération de quatre Régions (la Flandre, la Wallonie, Bruxelles et Ostbelgien), chacune dotée de l'ensemble des compétences », au lieu de l'imbrication institutionnelle existant avec des régions, communautés, et un État belge.

L'introduction de la version française du livre s'intitule « L'utopie fait la force », un jeu de mots presque intraduisible en néerlandais, mais finalement traduit comme « *De kracht van de utopie* » (*La force de l'utopie*). La suggestion est claire : des « propositions pour décrire les contours d'un avenir désirable et durable » sont parfois séduisantes et puissantes, par la force de la clarté et la simplicité des idées elles-mêmes. Dans *Utopia*, la base de l'organisation utopique est la stricte égalité

entre les êtres. Pour assurer cette égalité, il n'existe ni propriété ni argent. L'utopie de Van Parijs, de son côté, dépend de la conclusion que la Belgique ne sera pas divisée, et que quelques idées simples et claires peuvent nous amener vers une société perfectible.

Une utopie flamande soutenue

Sauf que dans une société perfectible, un point de départ identique peut nous mener à différentes propositions et donc à une utopie aussi puissante, mais tout à fait opposée à la première. Le parti dominant en Flandre, la N-VA, par exemple, part du même constat que le philosophe : la démocratie belge ne fonctionne plus. Mais elle ne veut pas la réparer, au contraire. La N-VA développe comme solution la séparation - et tant que ce scénario est irréalisable, le confédéralisme - qui pour certains Flamands est devenue une utopie puissante et prometteuse. La N-VA l'a même élevée au premier point de ses statuts. Le même point de départ la conduit vers une tout autre utopie, soutenue par le plus grand parti politique en Flandre, avec tous ses moyens, et propagée par les hommes politiques les plus populaires.

Dans la partie francophone du pays, aucun parti politique n'a déjà déployé une vision élaborée pour l'avenir de la Belgique autre que de laisser tout dans l'état actuel. Ce travail est apparemment confié à un philosophe, qui l'a construite et argumentée d'une façon compétente, au grand soulagement du monde politique. Mais quoi qu'on pense de l'utopie de la N-VA, au moins en Flandre un parti politique présente une vision développée jusque dans les moindres détails sur le futur de la Belgique. Et je pense qu'en Flandre - même si le livre est paru simultanément dans les deux communautés - l'utopie de l'intellectuel ne pourrait pas concourir avec l'utopie d'un parti politique. ■